

**F**INI pour aujourd'hui, dit Christophe Bohun à mi-voix, à lui-même, dans l'ombre épaisse de l'escalier vide.

Il se précipitait le premier hors du bureau, comme à l'ordinaire, comme hors d'une maison en flammes. Mais, contre ce mur froid, un court instant, il s'appuya avec un sentiment de délices ; il était altéré d'obscurité et de silence ; ses mains tremblantes tâtèrent nerveusement les poches de son pardessus, retirèrent la boîte de cigarettes, le briquet ; il saisit une cigarette avec une hâte telle qu'elle se cassa par le milieu ; il la jeta, en alluma une seconde, avala la fumée avec avidité.

L'extrémité de ses doigts frémissait encore. Il frotta longuement ses paupières blessées par l'éclat des lampes, ferma à demi les yeux, bâilla, commença à descendre.

## *Le Pion sur l'échiquier*

Une journée écoulée... Une journée de moins à vivre... Et de cela, merci au sort...

Les pas des employés qui sortaient des services ébranlaient les marches comme un tonnerre lointain. Ils surgissaient de la cage ténébreuse de l'escalier, passaient en courant devant la verrière éclairée par le crépuscule éclatant et jaune d'octobre, puis ils s'enfonçaient de nouveau dans l'ombre. Les verres des lorgnons, des lunettes, touchés par la lumière, lançaient un vif éclair, qui s'éteignait aussitôt. En bas, la flamme du gaz siffla. La maison était vieille ; elle paraissait inconfortable et sévère : Beryl lui avait soigneusement gardé cet aspect austère et « vieille France », voulu par le vieux Bohun, et qui inspirait confiance.

Christophe regarda s'écouler la foule grise des employés, les chapeaux fatigués, les parapluies noirs, roulés, serrés contre les poitrines, les pardessus usés ; il écouta, une fois de plus, la rumeur des respirations essoufflées, des soupirs, entrecoupés par les premières toux d'automne, qui s'élevait de cette multitude. Quelqu'un, en passant, entr'ouvrit la fenêtre, mais l'air de la rue, lui-même, était mou et lourd, chargé d'une vague senteur nauséabonde, comme celle qui s'exhale d'une bouche de métro. Christophe

## *Le Pion sur l'échiquier*

entendit : « Si tu arrives avant moi, Charles, tu mettras la soupe sur le feu... »

– S'il pleut, je vous attendrai dans le couloir du métro...

– Un logement de deux pièces avec quatre gosses, je ne sais pas si vous vous rendez compte que le baignoire est préférable...

Çà et là, entre les pardessus, les feutres sombres, la couleur rouge d'un chapeau de femme éclatait comme un cri obstiné d'espoir. Christophe ralentit le pas pour ne plus être bousculé par eux, pour ne plus les voir, ni les entendre. « Ça sourit, ça parle encore quand ça devrait fuir la vue de ses semblables et souhaiter leur mort et la sienne propre ! »

Enfin, ils disparurent.

Sous la porte du bureau de Beryl, un rai de clarté passait encore. La petite plaque de cuivre brillante portait le nom de Beryl.

Le patron...

Combien de fois, songea Christophe, avait-il vu Beryl, quand celui-ci ne s'appelait encore que Biruleff, courbé devant lui, devant le fils de James Bohun... Beryl était un homme gras, à la chair molle, pâle et tremblante, comme une gelée ; en le voyant, chaque fois la même association d'idées se formait dans l'esprit de Christophe ; il

## *Le Pion sur l'échiquier*

se souvenait de ces esturgeons énormes, froids, blancs, posés sur un plat et dont les yeux opaques et troubles semblent lancer un dernier regard hautain et méfiant. Ses cheveux étaient rares et roux, ramenés sur le crâne en petites boucles espacées, laineuses, rouges comme le cuivre, et il ne s'était pas trouvé encore de gomina assez épaisse et luisante pour les aplatir ni assombrir leur éclat. Il parlait d'une voix toujours à demi étouffée, basse et sifflante, comme s'il craignait que chaque mot prononcé fût répété et dénaturé par des ennemis mortels : « Ah ! Monsieur Christophe Bohun », murmurait-il en l'apercevant et, sans lui tendre la main, il l'agitait mollement de loin, en grimaçant un sourire.

— La vieille canaille, songea Christophe, mais il enregistra avec satisfaction ce mouvement de haine qui troublait sa morne torpeur. Au même moment, la poignée tourna sur la porte, et Beryl sortit. Christophe toucha le bord de son chapeau ; Beryl fit de même avec un froid regard. Puis il enfonça davantage son melon gris sur sa face large et pâle et descendit ; Christophe, derrière lui, plus lentement.

— A quoi songe-t-il ? pensait Christophe avec ironie, avec une curiosité lasse, sans doute quelque chose comme « parti de rien... fondé une

## *Le Pion sur l'échiquier*

maison d'une importance et d'un renom universels ».

Il se rappela le discours de Beryl, décoré la veille :

– La grande, l'unique idée de ma vie, la prospérité de la France...

Et pourquoi pas ? Cet homme, qui avait commencé sa vie à la solde de James Bohun, du père de Christophe, ce petit agent obscur qui avait racolé pour Bohun des commandes, trafiqué pour lui d'acier et de pétrole, maintenant riche, marié, stabilisé comme une monnaie assainie, avait soif, tout comme un autre, de considération, de vertu et d'amour. Pourquoi pas ? « Messieurs, j'ai donné ma vie à une idée, au rayonnement de la France à l'étranger, obtenu par des moyens pacifiques. »

Christophe le répéta à mi-voix en souriant ; il chercha du regard le vaste dos rond déjà perdu dans les ténèbres des étages inférieurs. Qu'avait-il dit encore ?

– Nous autres, Latins...

– Ce petit Juif, né sur les marches de la Roumanie, l'agent d'informations secrètes de mon père... Malgré tout, c'est drôle...

Sur le seuil il songea brusquement :

– Et sans doute a-t-il pensé seulement en me

## *Le Pion sur l'échiquier*

voyant : parti de rien ! Et maintenant le fils, le propre fils de James Bohun ruiné, qui travaille dans ma maison, mêlé à la tourbe anonyme de mes employés !... Il haussa les épaules, avança les lèvres avec une petite grimace amère et fatiguée, murmura en souriant :

– Mais que le diable l'emporte !... et sortit.

C'était un soir d'octobre, moitié pluie, moitié lumière. Par moments le vent soufflait en rafales, chargé d'une saveur forte et pure où l'on croyait sentir encore l'odeur de la campagne et des libres plaines. L'horizon était jaune par-delà les nuages noirs ; le trottoir mouillé glissait et étincelait. Parmi la foule quelques garçons au teint hâlé, au cou doré, rappelaient les vacances écoulées et la mer.

Une femme regarda Christophe. Il avait quarante ans passés, un grand corps sec et juvénile, un visage dur, plus vieux que son âge, un nez osseux, une petite bouche dédaigneuse et lasse, aux coins profondément creusés ; sur la lèvre supérieure la courte moustache roussie par le tabac était parsemée de poils blanchissants.

– Peut-être ? pensait visiblement la femme, pourquoi pas ?

Elle le fixa du regard, lui sourit ; il avait baissé ses yeux perçants, et les paupières larges et bom-

*Le Pion sur l'échiquier*

bées, voilées de longs cils, donnaient à tout le visage une expression nonchalante et rêveuse.

La femme ralentit le pas et, au bout d'un moment, s'arrêta. Mais lui, sans la voir, fuyait la rue, où, dans le ciel assombri, des signes de feu, spasmodiquement éteints et rallumés, formaient une couronne de flammes

B.. E.. R.. Y.. L..

au faîte de la maison, et plus bas :

A.. G.. E.. N.. C.. E.. B.. E.. R.. Y.. L..

I.. N.. F.. O.. R.. M.. A.. T.. I.. O.. N.. S